

Centre de recherche
sur l'évolution de l'URSS
de l'Université de Caen

LA QUESTION RUSSE

Essais
sur le nationalisme russe

sous la direction de
Michel Niqueux

Table des matières

Préface	
Nationalité et nationalismes russes, par Georges Nivat	5

PREMIÈRE PARTIE

Les grandes dates de la conscience nationale russe, par Michel Niqueux	17
La naissance d'une médecine russe, par Hélène Menegaldo	29
Le nationalisme slavophile, par François Rouleau	41
Le tsarisme, les libéraux et la question nationale, par Sabine Breuillard	49
L'âme de la Russie, par Nicolas Berdiaev (1915)	59

DEUXIÈME PARTIE

L'idéologie soviétique et l'idée nationale russe, par Yves Hamant	75
Le nationalisme dans la médecine soviétique, par Hélène Menegaldo	99
Linguistique nationale ou linguistique nationaliste ? par Patrick Sériot	115
La « question russe » et la littérature à l'époque du jdanovisme, par Antoine Baudin et Leonid Heller	131
Dimitri Likhatchov et le nationalisme russe, par Françoise Lesourd	147
La dérive du sentiment national chez les « écrivains de la campagne », par Michel Niqueux	165
La réhabilitation de la noblesse russe sous la perestroïka, par Véronique Jobert	179
Russité et russophobie, par Alexandre Bourmeyster	189
BIBLIOGRAPHIE	207
NOTICE SUR LES AUTEURS	211

Linguistique nationale ou linguistique nationaliste ?

par Patrick SÉRIOT

Je bois à la santé du peuple russe, parce qu'il a mérité dans cette guerre la reconnaissance universelle, en tant que force dirigeante de l'Union soviétique parmi tous les peuples de notre pays.

Staline, *Discours de la victoire*, 24 mai 1945.

Il en en gros admis que la seconde moitié des années trente constitue, en URSS, un moment de rupture. Après l'attentat contre Kirov, les événements symboliquement constitutifs d'une identité collective se précipitent. 1936 : avec la Constitution dite « stalinienne » l'État devient celui du peuple tout entier, et non l'expression de la dictature d'une classe. 1937 : pour le centième anniversaire de sa mort, Pouchkine est présenté non plus seulement comme un grand poète, mais comme un grand poète russe. 1938 : l'enseignement du russe devient obligatoire dans les écoles des nationalités non russes.

Ce moment, qui correspond aux années les plus noires de la terreur, est ainsi marqué par un « retour » au nationalisme. Les faits qui l'attestent sont innombrables ; il suffit de penser à la révision de l'histoire nationale, le général Koutouzov, vainqueur de Napoléon, cessant d'être présenté comme un propriétaire terrien exploitateur de serfs pour devenir héros du peuple russe. Mais s'il y a « retour », il convient de se demander par rapport à quoi. Si l'on considère que le nationalisme est la fabrication d'une identité collective au plan imaginaire et, *ipso facto*, la constitution d'un Autre, on peut se demander si les figures du Même et de l'Autre qui se mettent en place à cette époque sont bien un simple « retour » à un état antérieur, ou au contraire une nouvelle configuration, ou un mélange des deux. Or cette problématique à son tour soulève des questions d'ordre historique, à savoir : est-il possible de *dater* ce changement d'orientation, quand et comment passe-t-on de l'« internationalisme » au « nationalisme » ? Le passage se fait-il de façon brusque ou continue, est-il le même dans tous les domaines (politique, scientifique, idéologique, artistique), a-t-il lieu *au même moment* ? Mais « moment » est-il à prendre au strict sens chronologique ?

Nous proposons d'étudier ici ce « passage » dans une des sciences humaines : la linguistique et, plus largement, le *discours sur la langue*.

L'Union soviétique est sans doute le seul pays au monde qui ait fait fusiller ses linguistes pour des raisons de définition de la langue. C'est aussi le seul où le pouvoir politique ait porté, constamment, une si grande attention aux questions de langue et de linguistique. Ces quelques singularités devraient, à elles seules, justifier l'intérêt qu'il y a à étudier l'Union soviétique à travers son rapport à la langue, au signe et à la représentation en général, à chercher les raisons qui font un tel enjeu de la maîtrise politique du signe, c'est-à-dire de l'ordre du symbolique.

En étudiant la constitution discursive d'une entité, la nation russe, dans son rapport à l'ensemble soviétique et à l'étranger, à travers la définition des rapports entre la langue russe et les autres langues (de l'URSS et de l'étranger), il nous semble pouvoir dégager trois ensembles discursifs, définis en fonction de critères de (relative) stabilité et cohérence, et non d'une chronologie établie *a priori*.

Une stabilité apparente : l'internationalisme prolétarien

L'existence des nations en URSS : compromis tactique ou définition essentialiste ?

Dans les années vingt la nouvelle école historique de M.N. Pokrovski¹ prononce une condamnation sans appel du passé russe : la Russie tsariste est la « prison des peuples », et le peuple russe a une lourde responsabilité d'ancien colonisateur. Chaque peuple doit retrouver sa propre personnalité historique en se démarquant de la Russie. Pokrovski récuse ainsi toute idée d'une communauté (linguistique ou culturelle) des peuples slaves entre eux. Néanmoins le but n'est pas d'exalter la culture nationale de chaque peuple, mais de les faire participer à l'égalité à la nouvelle culture prolétarienne.

Un aspect de cette lutte contre le chauvinisme grand-russe est le problème de la création d'alphabets. Pour éviter de heurter les susceptibilités nationales, le choix se porte sur une base latine et non cyrillique : en 1926 le congrès de turcologie de Bakou adopte l'alphabet latin pour les langues turkes de l'Union, et en 1931 est créé un alphabet latin unifié pour les langues du Nord et de l'Extrême-Orient.

Dans toutes les régions non russes est pratiquée la politique de « l'indigénisation » (*korenizacija*), qui impose des cadres locaux pour tous les postes administratifs.

On peut voir un exemple des conflits discursifs de l'époque dans l'article de S.K. Kaganovitch : « La lutte contre le chauvinisme de

1. 1868-1932, à ne pas confondre avec le linguiste M.M. Pokrovski, 1868-1942.

grande puissance et le nationalisme local dans le domaine de la linguistique¹ », qui traite de la façon dont doivent être conçus les rapports entre le russe et l'ukrainien. Selon Kaganovitch, le chauvinisme grand-russe en matière de langue se traduit dans l'opposition que les linguistes russes vivant en Ukraine manifestent envers l'ukrainisation de la langue de la république, position qualifiée de « bourgeoise ». Leurs jugements de valeur sur l'incapacité de la langue ukrainienne à assurer les mêmes fonctions que le russe, à cause de sa pauvreté et de son manque de culture, sont largement critiqués. Mais un problème bien plus intéressant est celui qui concerne *les limites des langues*, c'est-à-dire l'identité de chacune. Kaganovitch rapporte l'argumentation de Golanov², professeur à la Faculté pédagogique de l'Université de Moscou, et qualifié de représentant typique du chauvinisme grand-russe. Pour Golanov le grand-russe³, le biélorusse et l'ukrainien sont trois variantes de la même « langue russe » tant qu'il s'agit des parlers populaires, mais pour ce qui est de la langue normative (*literaturnyj jazyk*), définie comme « le parler des gens cultivés et la langue des meilleurs écrivains russes », c'est bien seul le russe (grand-russe) proprement dit qui en est la base. Ainsi les éléments d'ukrainien dans les œuvres de Gogol sont présentés comme des « faits de langue populaire » au même titre que les mots du dialecte de Toula dans les œuvres de Tolstoï, ce qui permet à Kaganovitch de mettre le livre de Golanov au même rang que ceux des « linguistes russes réactionnaires d'avant la révolution ».

Dans le même temps Kaganovitch décèle des marques de chauvinisme grand-russe chez des linguistes du Parti qui « sous couvert d'internationalisation pratiquent une politique de russification ». Ainsi Danilov⁴, « déviationniste chauvin », écrit que « la langue des ouvriers de la république de Russie et de celle d'Ukraine est la même, c'est la langue russe d'après Octobre. La différence ne se manifeste que dans des nuances de sons » (p. 168). Danilov donne alors le fondement de son argumentation : « Une telle ignorance du russe, la langue de la révolution d'Octobre, ne fait que désorganiser les masses et les détourner de l'étude de la langue normative natale. » (*Ib.*)

Cette problématique de l'emprunt fut à chaque époque abondamment discutée. Elle nous semble particulièrement révélatrice de cette

1. S.K. Kaganovitch, linguiste ukrainien, à ne pas confondre avec le dirigeant politique L.M. Kaganovitch. S.K. Kaganovitch, « Bor'ba s velikoderžavnym šovinizmom i mestnym nacionalizmom v oblasti jazykovedenija » (La lutte contre le chauvinisme de grande puissance et le nationalisme local dans le domaine de la linguistique), *Literatura i iskusstvo*, 1931, n° 4, pp. 88-95.

2. Golanov, *Russkaja dialektologija* (Dialectologie russe), Moscou, M.G.U., 1929.

3. C'est-à-dire le russe proprement dit, par opposition au biélorusse et à l'ukrainien (ou « petit russe »).

4. G.K. Danilov, « Jazyk obščestvennogo klassa » (La langue de la classe sociale), *Učenyje zapiski Int-a jazyka i literatury RANION*, 1929, vyp. 3, pp. 163-194.

quête d'une identité collective symbolique, fondée sur la constitution d'une frontière, d'une limite entre « nous » et « les autres ». Déjà en 1927 le linguiste E.D. Polivanov dénonçait les dangers dus à l'abondance des russismes dans les langues nationales, précisément pour des raisons d'ordre linguistique : ils détruisent les normes propres des langues nationales et ébranlent la cohérence phonologique de leur système ¹.

L'eurasisme

Par contraste avec l'attitude bolchevique des années vingt il nous semble important de rappeler un courant très important de l'émigration russe de l'entre-deux-guerres, animé entre autres par l'un des plus grands linguistes de l'époque, N.S. Trubetzkoy, l'eurasisme. Apparemment tout oppose les bolcheviks et les émigrés de l'eurasisme. Pourtant d'étonnantes convergences vont se faire jour par la suite.

En 1927, Trubetzkoy, alors professeur de slavistique à l'Université de Vienne, résume ses thèses dans un article : « Le nationalisme pan-eurasien ². » Pour lui, c'est grâce au sacrifice du peuple russe, qui a accepté de ne plus être le seul maître du pays, que l'ancien Empire russe ne s'est pas désagrégé à la suite de la révolution. Le peuple russe est devenu l'un des peuples égaux en droits qui peuplent le territoire de l'État. Il ajoute cette précision importante : « Il est vrai que, dépassant tous les autres peuples en nombre et possédant une tradition séculaire en matière d'organisation étatique, le peuple russe joue et doit naturellement jouer le premier rôle entre tous les peuples du territoire de l'État. Néanmoins, ce n'est plus le maître de la maisonnée, mais seulement le premier entre les égaux. » (p. 25.)

Trubetzkoy voit avec réalisme ce processus comme irréversible et s'interroge sur ses conséquences pour la « conscience identitaire » (*samo-soznanie*) russe. Si, avant la révolution, un nationaliste russe extrémiste devait être considéré comme un patriote, il devenait maintenant un séparatiste, portant atteinte à l'unité de l'État. L'idéal de la dictature du prolétariat étant insuffisant pour « souder toutes les parties de cet État en un tout unique » (p. 26), il fallait trouver un nouveau « substrat » capable de fonder l'unité de l'État, c'est-à-dire de lutter contre « les aspirations nationalistes et séparatistes des peuples de l'URSS » (p. 28). Ce nouveau substrat pour « l'État qui s'appelait autrefois l'Empire russe et maintenant l'URSS, ne peut être que l'ensemble des peuples qui habitent cet État, considéré comme une nation constituée de plusieurs peuples et,

1. E.D. Polivanov, *Stat'i po obščemu jazykoznaniju* (Articles de linguistique générale), Moscou, 1968, p. 204.

2. N.S. Trubetzkoy, « Obščeevrazijskij nacionalizm » (Le nationalisme pan-eurasien), *Evrazijskaja xronika*, n° 9, Paris, 1927, pp. 24-31.

en tant que tel, possédant son nationalisme. Cette nation nous l'appelons eurasiennne, son territoire l'Eurasie et son nationalisme l'eurasisme » (p. 28). De manière peu différente de Staline, Trubetzkoy considère les « unités ethniques » comme des données. Mais il admet des emboîtements de peuples les uns dans les autres, en définissant le nationalisme comme « le sentiment intense de la nature individuelle d'une unité ethnique, (qui) affirme avant tout l'unité organique et l'originalité de ce groupe ethnique (peuple, ensemble de peuples ou partie d'un peuple) » (p. 28). Cherchant à tout prix à éviter le « séparatisme » à l'intérieur de l'URSS, Trubetzkoy propose un programme militant, visant à déplacer d'un cran les limites de l'identité collective : le nationalisme des petits groupes *doit* « se combiner » avec celui du groupe englobant, chaque citoyen de l'Eurasie *doit* sentir que son peuple *appartient* à la nation eurasiennne, et le nationalisme eurasiennne doit être la *fusion* de chaque nationalisme en un même tout (p. 29).

Un point, pourtant, n'est jamais éclairci et reste à l'état de présupposé : pourquoi faut-il maintenir ensemble les peuples de l'État soviétique ? Ce présupposé est si fort que Trubetzkoy nie toute réalité au panslavisme ou au panturkisme, qui ne sont pour lui que des forces centrifuges, alors que la « famille eurasiennne », la « fraternité eurasiennne » (p. 29) est la seule qui soit viable de par la « communauté de destin historique » de ses peuples (encore une formule proche de celle de Staline). Il s'en prend enfin aux « représentants de tendances occidentalistes abstraites » qui proposent un programme de « démocratie occidentale » pour la Russie et ne prennent pas en compte le fait que, pour qu'un État soit viable, il faut que ses citoyens aient conscience de leur appartenance à une unité organique, ethnique.

La langue du peuple : langue de classe ou langue nationale ?

Un pilier de stabilité pour le discours contre le chauvinisme grand-russe est certainement le marrisme¹, doctrine linguistique qui déniait toute réalité à la langue nationale. Fondée sur des spéculations sur la langue comme superstructure et reflet des conflits de classes sociales, elle suggérait un regroupement des types de langues en fonction de ces classes. Ainsi, pour Marr, la langue parlée par les prolétaires russes était beaucoup plus proche de celle parlée par les prolétaires géorgiens que de celle des bourgeois russes.

A la fin des années vingt la théorie marriste occupe une position dominante dans la linguistique soviétique. Rejetant tous les raisonnements qui pourraient reposer sur une notion de pureté ethnique, Marr

1. N. Ja. Marr (1864-1934), linguiste géorgien. Sa doctrine fut déclarée officiellement « linguistique marxiste ».

met au point un enseignement qui doit empêcher toute manifestation de chauvinisme grand-russe en URSS. Pour lui la pureté ethnique des Slaves comme l'origine commune des langues slaves est un mythe, puisqu'il ne peut y avoir de base génétique aux formations sociales comme aux systèmes de langues.

La langue unique de l'humanité future

Un thème passionnément débattu dans les années vingt et trente en Union soviétique est l'avenir des langues dans la société socialiste.

Pour Marr « la future langue universelle unique sera d'un type nouveau, particulier, jusqu'ici inexistant, au même titre que l'économie future, la future société sans classes, la future civilisation sans classes... Et la théorie [marriste] ne peut concevoir la langue future autrement que comme une langue artificiellement créée ¹ ».

Staline est plus circonspect : dans son rapport au XVI^e Congrès du Parti (1930), qui entérine la nouvelle doctrine du socialisme dans un seul pays, il déclare que la langue unique du futur sera le résultat de la fusion des langues existantes (et non une langue artificielle), « qui, naturellement, ne sera ni le grand-russe, ni l'allemand, mais quelque chose de totalement nouveau ».

Un renversement qui ne dit pas son nom : concilier l'inconciliable

Staline a appelé 1929 l'année du « grand tournant ». Cela est certainement vrai du point de vue de l'organisation de l'économie et du pouvoir politique. Mais dans le domaine du discours sur la langue, le grand tournant est plus difficile à cerner.

A la recherche d'une date-charnière

Première hypothèse : 1930.

Dans son rapport au XVI^e Congrès Staline met en garde contre deux dangers, le chauvinisme grand-russe et les nationalismes locaux. Cette association permet de « lire » les textes de cette époque de deux façons différentes selon qu'on observe un côté ou un autre du mouvement de balancier. On pourra alors relire le même article de Kaganovitch en en extrayant cette fois-ci des formules parfaitement contradictoires avec ses attaques contre le chauvinisme grand-russe. Ainsi on lit que le chauvin grand-russe Danilov, en déclarant que le parler des membres du Parti en

1. N. Ja Marr, *Jafetičeskaja teorija* (La théorie japhétique), Leningrad, 1928, p. 21.

Ukraine est rempli de « soviétismes », fait le jeu des nationalistes locaux, pour qui la langue du peuple ukrainien doit rester imperméable aux influences russes.

Ce genre de texte est intéressant dans la mesure où une nouvelle topologie se met en place : l'Autre est bien le bourgeois, le contre-révolutionnaire, mais il commence à apparaître, par exemple, sous la forme de la politique linguistique de la Pologne ou de la Tchécoslovaquie, qui oppriment l'ukrainien sur leurs territoires, prétextant de son « infériorité » (p. 90), et qui « nationalisent » leur vocabulaire, en refusant les emprunts internationaux.

Deuxième hypothèse : 1934.

Fin 1933 commencent les arrestations massives de philologues slavistes, accusés d'avoir fomenté un complot basé à Vienne, visant à restaurer la monarchie en Russie, et à la tête duquel se trouvait un émigré blanc, le prince N.S. Trubetzkoy. C'est « l'affaire Spéranski ».

Or en avril 1934, lors de l'instruction, les chefs d'accusations changent brusquement : le complot monarchique grand-russe est abandonné, et c'est maintenant le caractère réactionnaire et irrationnel de la philologie slave, science développée en Allemagne fasciste, qui est mis en avant ¹.

Là encore, la figure de l'Autre s'est déplacée, la frontière de l'identité a permis de délimiter un nouvel intérieur, en le démarquant d'un adversaire *étranger*.

C'est bien de la constitution d'une frontière territoriale qu'il s'agit, et non plus d'une frontière idéologique, quand, en janvier 1934, au XVII^e Congrès du Parti, s'élèvent les premières critiques contre la latinisation des alphabets des langues turques en particulier. Dans la *Pravda* du 3 février 1934, on lit sous la plume de Razumov :

Je ne comprends pas [...] pourquoi ceux qui défendent le maintien de l'alphabet yakout qui est le même que l'alphabet russe seraient désignés comme étant des nationalistes et des chauvins, alors que dans le même temps, ceux qui luttent pour l'alphabet du français et de l'italien (l'alphabet latin) seraient des internationalistes. [...] Pour qui et pourquoi l'alphabet latin deviendrait-il l'alphabet international ? Quel avantage a donc l'alphabet latin sur l'alphabet cyrillique dans lequel la puissante culture soviétique a été créée et se développe ² ?

Troisième hypothèse : 1945.

En 1945, le linguiste V.V. Vinogradov publie un ouvrage à la gloire de la « grande langue russe », qui développe à longueur de pages un seul

1. Sur la liquidation de la slavistique, cf. l'article de S.B. Bernstein, « Tragičeskaja stranica iz istorii slavjanskoj filologii (30-e gody XX veka) » (Une page tragique de l'histoire de la philologie slave [les années trente du XX^e siècle]), *Sovetskoe slavjano-vedenie*, 1989, n° 1, pp. 77-82.

2. Cité par R. Robin, *le Réalisme socialiste*, Paris, Payot, 1986, p. 64.

et même argument : la langue russe est grande et puissante. Ce livre, en totale opposition avec le marrisme, bien qu'il soit paru alors que cette doctrine était institutionnellement dominante, est à mettre en rapport avec le début du discours sur la *puissance* en URSS, consécutif à la victoire militaire. 1945 serait ainsi la date déterminante à laquelle la langue grand-russe (*velikorusskij jazyk*) est devenue massivement la Grande langue russe (*velikij russkij jazyk*).

Une tension insoutenable

Pourtant, toutes ces hypothèses sont des impasses. Pourquoi pas 1949, par exemple, date à laquelle la langue russe, déjà « grande et puissante », devient en plus « la langue de communication transnationale en Union soviétique », et « la langue de la culture la plus avancée ¹ » ? En 1949 on peut citer Marr et l'interpréter à l'envers (« la langue est indissolublement liée au peuple qui la parle »), il suffit de lire le mot « peuple » dans son interprétation unanimiste, romantique (s'opposant aux autres peuples) et non plus socialiste (s'opposant aux autres classes).

En 1949, même la science devient nationale :

Personne ne doute de l'importance universelle de la géométrie euclidienne pour tous les temps et pour tous les peuples, néanmoins les *Éléments* d'Euclide, leur composition et leur style sont profondément nationaux, ce sont l'une des plus remarquables manifestations de l'esprit de la Grèce antique, à côté des tragédies de Sophocle et du Parthénon. C'est dans ce sens que sont nationales la physique de Newton, la philosophie de Descartes et la science de Lomonosov.

L'histoire de la science russe montre que le propre de ses succès, de ses hommes de génie est une particulière largeur de vue dans les objectifs et les résultats, alliée, pourtant, à une étonnante fidélité aux faits et aux réalités, ainsi qu'à une grande simplicité d'approche des solutions. Ces traits, ce style de travail, que l'on trouve aussi bien chez Mendeleev que chez Pavlov, sont particulièrement remarquables chez Lomonosov ².

Mais tous ces textes ont ceci de commun qu'ils sont en contradiction avec la théorie marriste, alors même que cette dernière est la seule autorisée et soutenue officiellement en linguistique. Contradictoire est la catégorie fermée du peuple-nation avec la théorie de la fusion des langues et des nations dans la société future. L'histoire du, ou des, discours sur la langue en URSS, est l'histoire de cette tension de plus en plus

1. V.N. Jarceva, *Reakcionnaja suščnost' teorii mirovogo anglo-saksonskogo jazyka* (La nature réactionnaire de la théorie de la langue mondiale anglo-saxonne), Moscou, 1949, p. 17.

2. S.I. Vavilov, « Lomonosov i russkaja nauka » (Lomonosov et la science russe), recueil *Lomonosov*, t. 5, Moscou, 1949, p. 23.

grande entre deux positions inconciliables. Cette ambiguïté fondamentale va se résoudre avec la victoire sur l'Allemagne et le nationalisme farouche, parfois fanatique qui la suivit, nourri du sentiment d'être entouré d'un monde hostile. Voyons par exemple l'histoire du mot « cosmopolitisme ».

Dans la *Grande Encyclopédie soviétique* publiée en 1937 le cosmopolitisme est un « terme politique d'origine grecque dénotant l'aspiration de la révolution prolétarienne à transformer le monde entier en une patrie pour la classe ouvrière ».

Dans l'édition de 1952 de la même encyclopédie, le cosmopolitisme est une « idéologie bourgeoise réactionnaire qui rejette les traditions nationales et la souveraineté nationale, prêche l'indifférence envers la patrie et la culture nationale, et préconise l'établissement d'un gouvernement mondial et d'une citoyenneté mondiale ».

A la fin des années quarante la tension qui se manifestait depuis une dizaine d'années entre les *différents discours sur la langue* atteint son paroxysme. La théorie marriste, idéologiquement utile dans le passé, devenait entièrement inadaptée pour la fabrication de la nouvelle identité collective voulue par le régime : le « peuple soviétique », unifié derrière la science russe et la langue russe. Elle sera à son tour « liquidée » en juillet 1950 par Staline.

Retour à la stabilité sur un mode inverse : le discours sur la langue à l'époque de la « stagnation »

Après 1950 s'installe, jusqu'à l'avènement de M. S. Gorbatchev, un discours sur la langue d'une remarquable stabilité, reposant sur deux points : la spécificité de la linguistique soviétique et la supériorité de la langue russe. C'est la période dite de la « stagnation ».

La puissance et la richesse

Un des termes-clés utilisés dans le discours soviétique sur la langue à l'époque de la « stagnation » pour qualifier le russe est l'adjectif « riche » :

Ce n'est pas un hasard si la langue russe frappe par la richesse de son vocabulaire¹.

1. Saïd Sermuxamedov était ministre de l'Éducation de la RSS d'Ouzbékistan au début des années quatre-vingt, à la grande époque de la mafia du coton. Son livre, *La langue russe, grand et puissant moyen de communication du peuple soviétique*, lecture complémentaire destinée aux élèves de terminale des écoles secondaires, est une illustration, ou

Mais ce que nous voulons souligner ici est que la supériorité du russe par sa « puissance » est présentée comme fondée sur des critères intrinsèques :

La langue russe contemporaine est un phénomène original, on peut dire unique, dans l'histoire de la culture mondiale. Les processus qui s'y font jour présentent un profond intérêt historique. En eux se reflète encore plus intensément la puissance créatrice de la langue russe ¹.

Or Vinogradov n'a fait, semble-t-il, que développer une idée qui se trouvait déjà « dans l'air » avant cette date. C'est ainsi qu'un auteur comme Gorki est souvent cité dans le discours sur la langue, avec des jugements tels que :

La langue russe est infiniment riche et continue à s'enrichir à une vitesse surprenante ².

De ces considérations sur la richesse (lexicale et stylistique) du russe, il s'ensuit qu'on doit considérer qu'il existe des « langues riches » et des « langues pauvres ». On reconnaît là une problématique issue de la linguistique romantique, celle de la première moitié du XIX^e siècle en Europe, celle précisément que connaissaient Marx et Engels dans les années 1850.

Les mots pour le dire

Pourquoi alors la Grande langue russe est-elle la meilleure des langues ? Parce qu'elle concentre en elle-même le meilleur de chaque langue étrangère (c'est-à-dire européenne) :

Comme aucune autre des « langues mondiales » de l'époque contemporaine, la langue russe, conservant son originalité au cours d'une très longue période, a assimilé les particularités des aires linguistiques de l'Occident et de l'Orient, en faisant sien l'héritage gréco-byzantin, latin, oriental et vieux-slave de l'Antiquité. Tout au long du Moyen Age, de l'histoire moderne et contemporaine, elle s'est approprié *ce qu'il y a de meilleur* dans les langues romanes et germaniques de l'Europe. Néanmoins, le moteur principal du perfectionnement, de la mise en forme et du polissage du russe

plus exactement l'affirmation répétée de ce principe de base. (S. Šermuxamedov, *Russkij jazyk-velikoe i moguŭee sredstvo obŭŭenija sovet'skogo naroda*, Moscou, 1980, p. 18).

1. V.V. Vinogradov, *Velikij russkij jazyk* (La grande langue russe), Moscou, 1945, p. 166, cité par Šermuxamedov, *ibid.*, p. 49.

2. M. Gor'kij, *O.C.*, t. 24, p. 491, cité par Šermuxamedov, *ibid.*, p. 51, sans indication de date.

a été l'intense activité créatrice des générations de Russes puis des grands hommes s'exprimant dans le domaine de la science, de la politique, de la technique, de la culture, de la littérature, non seulement russes, mais encore de tout l'Empire russe puis de l'Union soviétique tout entière. Le russe est devenu une langue hautement développée, riche, éprouvée et ouverte dans ses potentialités, normée et ordonnée, stylistiquement différenciée, historiquement équilibrée, capable de servir les besoins internes d'une nationalité et d'un État, mais aussi les besoins internationaux. Le russe s'est avéré être *intrinsèquement prêt* à devenir une "langue mondiale" quand des facteurs sociaux l'y ont amené ; bien plus, les qualités linguistiques du russe ont accéléré et approfondi l'action de ces facteurs sociaux¹.

Très anciens sont les termes de cette problématique : influencés par l'idéalisme et le messianisme allemands, les membres de la société philosophico-littéraire des Ljubomudry dans les années 1820 cherchaient déjà à faire la synthèse russe de ce qui était *dispersé* en Europe.

De l'inégalité des langues

Dans un système d'idées où les langues sont mises en rivalité en termes de richesse et d'adéquation, le russe est intrinsèquement supérieur parce qu'intrinsèquement riche. Cette richesse n'est ni mesurée ni démontrée, mais utilisée comme argument de comparaison entre les langues. Notons que cette comparaison s'effectue essentiellement avec les langues de l'*Europe occidentale*, ce qui rappelle également les débats du siècle dernier sur la vraie nature de la Russie face à l'Europe et sur la supériorité de la Russie.

Si les langues de l'Europe de l'Ouest ont reçu le richissime héritage linguistico-culturel grec par l'intermédiaire du latin, le russe, au contraire, tout en participant au même processus, s'est caractérisé aussi par son contact direct ancien avec la culture de Byzance. A la différence des langues de l'Europe de l'Ouest, le russe a été en interaction permanente avec les langues de l'Orient. Rien qu'à partir de ces faits externes, qui avaient déjà attiré l'attention des linguistes il y a plus d'un siècle, on peut conclure aux conditions particulièrement favorables dans lesquelles a vécu et s'est développée la langue russe².

Le débat est, dans ce dernier passage, encore plus ancien, puisque l'on y retrouve des échos de l'antique rivalité entre Byzance et Rome,

1. V.G. Kostomarov, « Russkij jazyk v meždunarodnom obščeenii » (La langue russe dans la communication internationale) in V.P. Filin (éd.), *Russkij jazyk. Encyclopedija* (Encyclopédie du russe), 1979.

2. V.G. Kostomarov, *Russkij jazyk sredi drugix jazykov mira* (La langue russe parmi les autres langues du monde), Moscou, 1975, pp. 166-167.

entre l'Orient et l'Occident européen : encore une fois, c'est la *nature* de la Russie qui est en question ¹.

La caution fondamentale de cette conception se trouve, sous le nom de « linguistique marxiste », revendiquée comme l'idéal à atteindre par toute linguistique historique digne de ce nom. Selon Budagov, par exemple :

Tous ces jugements anti-historiques ont été et restent à l'heure actuelle non seulement erronés, mais encore dangereux : ils s'accompagnent habituellement d'affirmations démagogiques sur l'égalité totale de toutes les langues et chez tous les peuples. L'égalité génétique des langues est un fait indiscutable. Mais, cela va sans dire, ce fait n'exclut en aucune manière le degré divers de développement des différentes langues, car chaque langue est liée à toute la culture de son peuple, culture dont le niveau est toujours conditionné historiquement ².

Et il ajoute un peu plus loin à ce propos : « Cette thèse est la base de la linguistique historique marxiste. »

La langue du grand peuple russe

La formule selon laquelle la Grande langue russe est la langue du grand peuple russe est extrêmement répandue dans le discours sur la langue pendant la « stagnation ³ ». Son origine est encore une fois à rechercher dans le livre de Vinogradov.

La puissance et la grandeur de la langue russe sont un témoignage irréfutable des grandes forces vitales du peuple russe, de sa haute culture originale et de son grand destin historique. La langue russe est unanimement reconnue comme la grande langue d'un grand peuple ⁴.

Il s'ensuit un certain nombre de conséquences.

— Connaître la langue russe est un moyen d'accès à la connaissance du peuple russe ; inversement, connaître les œuvres des Russes suscite le désir d'en connaître la langue :

1. Sur la réutilisation de l'opposition religieuse Byzance/Rome dans la sociolinguistique soviétique de l'époque brejnévienne, cf. P. Sériot, « Rome, Byzance et la politique de la langue en URSS », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXIX (n^{os} 3-4), juillet-décembre 1988, p. 567-574.

2. R.A. Budagov, *Jazyk — Real'nost' — Jazyk* (La langue — la réalité — la langue), Moscou, 1983, p. 66.

3. Cf. G.G. Gamzatov, « Voprosy dvujazyčija v Dagestane (Le problème du bilinguisme au Daghestan) », *Izvestija Akademii Nauk, Serija lit. i jazyka*, 1983, 3, p. 249.

4. V.V. Vinogradov, *op. cit.*, cité dans V.G. Kostomarov, *op. cit.* p. 81.

Il pourrait sembler que les bonnes traductions actuelles devraient faire diminuer l'intérêt pour le russe en tant que tel : "Je peux lire Tolstoï et Gorki, Plekhanov et Lénine traduits dans ma langue maternelle." En réalité, c'est souvent l'inverse que l'on observe : ayant appris à connaître Tolstoï et Gorki en traduction, les lecteurs commencent à comprendre combien il est important de connaître la langue d'un peuple dont les représentants ont créé de telles œuvres ¹.

— Si le russe a été « volontairement choisi » par les autres peuples de l'Union soviétique comme « langue de communication transnationale ² », c'est que, « objectivement », le peuple russe avait quelque chose de plus que les autres. Voici un exemple de liste des « facteurs objectifs » permettant de mettre en avant la supériorité de la langue du peuple russe :

Cette promotion de la langue russe, égale entre les égales, n'est pas fortuite, mais déterminée par une série de facteurs objectifs. Nous n'en indiquerons ici que quelques-uns :

1) le rôle dirigeant du prolétariat russe dans la préparation et la réalisation de la grande révolution socialiste d'Octobre ;

2) la prépondérance numérique de la population russe sur les autres peuples ;

3) la dissémination du peuple russe dans le pays entier ;

4) l'aide importante et multiforme du peuple russe à toutes les nations et nationalités de notre pays dans le développement de leur économie, de leur science, de leur technique et de leur culture dès les premiers jours de l'existence du nouvel État.

Ainsi c'est la vie elle-même qui suggère combien il est important pour tous les citoyens de l'URSS de savoir le russe ³.

— Si la langue russe est riche, cela est dû à la richesse du peuple russe lui-même :

La langue russe est la langue du grand Lénine, la langue d'un peuple-titan, possédant les plus riches traditions démocratiques et révolutionnaires. C'est la langue des bâtisseurs d'une société nouvelle, de cette société dont rêvaient les meilleurs esprits de l'humanité ⁴.

C'est donc une relation de causalité qui unit la « vie » du peuple à celle de sa langue :

1. R.A. Budagov, « Zаметки о русском языке в современном мире (Remarques sur la langue russe dans le monde contemporain) », *Voprosy jazykoznanija*, 1977, 1, pp. 3-15.

2. Nous traduisons ainsi *mežnacional'nyj jazyk*, qui s'oppose à *meždunarodnyj jazyk* (langue internationale), c'est-à-dire qui ne concerne que les nationalités à l'intérieur de l'URSS.

3. *Šermuxamedov, op. cit.*, p. 8.

4. S.R. Rašidov, « La langue de notre unité et de notre fraternité », conférence de Tachkent, 22-24 mai 1979, cité par *Šermuxamedov, ibid.*, p. 146.

Plus un peuple se développe intensivement, plus grande est sa culture, plus sa production est diversifiée, plus sa technique, son art sont élevés, et plus riche est sa langue, plus étendu est son fonds lexical, plus expressifs sont ses moyens linguistiques. C'est pas un hasard si la langue russe frappe par la richesse de son vocabulaire, dans lequel, comme dans un miroir, se reflète toute la vie du peuple, l'histoire de son développement ¹.

— Le « choix volontaire » du russe par les autres peuples serait ainsi dû à des « facteurs objectifs » tels que le génie propre du peuple russe : « l'Histoire a fait que » le peuple russe a devancé les autres peuples dans la voie de la transformation révolutionnaire de la société. Par conséquent la Grande langue russe, qui reflète cette avance, est plus démocratique que les autres. Herzen l'avait bien vu, qui parlait déjà de la « profondeur démocratique de la langue russe ² ».

La Grande langue russe actuelle, sous sa forme « littéraire » (c'est-à-dire normative), a ainsi un lien particulier avec le « peuple » russe, entité non définie, oscillant sans cesse entre l'idée de *nation* (comme Tout) et celle de *masses populaires* (comme partie du Tout). Ici encore on retrouve des échos de la linguistique romantique, et particulièrement de Herder (1744-1803), qui établissait un rapport étroit entre la langue et la nation, entre la langue et le caractère national.

C'est bien effectivement de *caractère national russe* qu'il s'agit lorsque l'on justifie la nécessité d'apprendre le russe par le lien langue russe/peuple russe :

Le caractère russe, l'attitude russe de fraternité envers les opprimés, la capacité d'attention russe sont maintenant connus dans le monde entier ³.

Conclusion

De la langue du chauvinisme de grande puissance à la grande langue du grand peuple russe, on a vu peu à peu se forger l'idée d'un « Peuple-Un » (selon l'expression de C. Lefort), peuple qu'aucun *conflit* intérieur ne saurait diviser, et que devrait cimenter l'existence d'un Autre : le monde occidental.

L'histoire du discours sur la langue en URSS est une voie d'accès à la constitution de cette topologie imaginaire, fondatrice d'une entité, la nation. C'est aussi l'histoire du changement de la figure de l'Autre, évacué de l'intérieur à l'extérieur de l'identité nationale.

1. Šermuxamedov, *ibid.*, p. 18.

2. Budagov, « Langue et société » in Filin (éd.), *op. cit.*

3. Šermuxamedov, *op. cit.*, p. 136.

Or ce sont précisément les limites de cette entité collective qui chancellent actuellement, à l'heure de l'exacerbation des particularismes locaux dans l'URSS de M. Gorbatchev, remettant en cause aussi bien la « conscience identitaire » de Trubetzkoy que la notion de « peuple tout entier » de Staline. On assiste ainsi à l'apparition d'un nouvel Autre : le peuple d'à-côté, russe ou allogène, et d'un nouveau nationalisme, au niveau le plus étroitement local, vérifiant ainsi les appréhensions que formulait Trubetzkoy dès la fin des années vingt.